

Dans la collection Le Cercle :

- *Les blessures du silence* de Sandra Martineau
- *Cavale blanche* de Stéphane Le Carre
- *Au bout du compte* de Hervé Huguen (à paraître en juin 2015)

Arnaud Le Gouëfflec

Basile et Massue

Le Cercle
SIXTO

À Maëlle

© L'Escarbille / 2004
© Sixto / 2015
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
ISBN: 979-10-90939-08-0

I. Le National

Bison tenait Le National.

C'était au bout de la rue Corot, à l'angle de l'avenue Sully, juste après le pont. C'est là que Bison avait ouvert Le National, pour des petites gens comme nous et lui. L'établissement datait d'il y a dix ans. Le temps s'était chargé de patiner le tout, d'user les tables, de polir le comptoir, de débourrer les fauteuils. Bison lui-même avait terni. Il ne payait plus guère de mine, avec sa tête de lune et ses trois cheveux, et passait ses journées à se réveiller, puis à se rendormir. La tête penchée, sa petite gueule plissée en une lippe désappointée, il officiait derrière son bar comme un bénédictin, sans mot dire, l'air studieux. L'apéritif le relevait un peu, le coup de rouge le ravivait, et l'alcool nocturne lui donnait des airs de petit soleil. C'est à minuit que Bison donnait la pleine mesure de lui-même. Puis il s'abîmait dans l'ivresse et on n'entendait plus parler de lui. Il arrivait que les clients eux-mêmes ferment le bar, sur la pointe des pieds, pour ne pas le réveiller. Chacun se voulait scrupuleux, et s'efforçait de régler ses consommations dans tous les cas de figure, mais il se pouvait tout de même que certains verres passent à l'as, surtout en fin de mois. Nous avons un accord tacite là-dessus. Quand il fallait gruger Bison,

dans les périodes difficiles, tout le monde s'épaulait, mais quand tombaient les pensions, salaires et autres indemnités, nous déployions des trésors de casuistique pour redorer notre blason et blanchir notre conscience. Dans ces moments-là, les principes se durcissaient et prenaient des allures de maximes. Puis venait le temps de la débandade, et notre honneur se liquéfiait.

Je dis ça pour situer les choses dans leur contexte. Nous n'étions pas des saints. Chaque bistrot a sa fine équipe d'habitues, qui laisse des fortunes au patron et se permet certaines choses en contrepartie (le privilège de l'ardoise). Nous n'avions pas d'ardoise, mais on se servait à l'œil quand Bison s'effondrait sur son zinc. C'était une forme de compensation.

Le pont enjambait l'arsenal, dont les ramifications multiples innervaient toute la ville, et surtout de ce côté, de l'embouchure de la rivière jusqu'au bout de la rade, ville dans la ville, zone brodée de barbelés, aux frontières hermétiques et trouées de portes-guêrites. On avait tellement pris l'habitude de végéter dans cette ville grise et humide qu'on en avait oublié cette déchirure étrange : plus d'un tiers était tenu secret, fermé au public, cadenassé par l'armée. Le pont qui reliait les deux rives, au-dessus du petit estuaire bétonné, offrait un point de vue imprenable sur ces mystères. On s'y attardait, rêveur, au-dessus de ce monde parallèle et inaccessible. On s'abîmait dans la contemplation des navires de guerre, des petits hommes en uniformes qui déambulaient en contrebas. Notre monde de pantomime jouxtait cet univers semi-caché, qui se dévoilait par endroits et principalement du pont. C'était un gué, en somme.

L'arsenal formait la colonne vertébrale de la ville, entre les deux rives fendues par la rivière. Une grosse coquille de noix, séparée en deux hémisphères par ce noir sillon militaire.

Je vivais dans un studio rallongé, avec un coin sommeil. Ma vie s'écoulait au gré des jours qui passent, sans ordre ni tenue. J'étais seul, c'est-à-dire célibataire. Je n'étais pas vraiment timide, mais fatigué, et ça se voyait sur ma gueule. J'étais traumatisé par la vacuité de ma propre vie. Aucune fille n'aurait voulu de moi à ce prix. Depuis que je vivais dans le coin, et même auparavant, lorsque je travaillais encore, je n'avais pas eu beaucoup de chance avec elles. Je me souvenais de chacune, ce qui n'est pas un signe d'abondance. Je n'avais pas connu l'amour, ne sachant pas le garder. Au bout de quelques jours, je me laissais aller, restais couché ou picolais à la maison. J'oubliais de me laver, je ne disais plus rien. Elles déguerpissaient bien vite. Simone était restée trois semaines, à me voir ainsi me donner en spectacle, à travailler à ne devenir que l'ombre de moi-même, à me ridiculiser devant ses yeux chagrins. J'avais dû la chasser, parce qu'elle avait tellement le sens maternel qu'elle m'aurait couvé comme ça jusqu'au cercueil. Pauvre Simone. Je me sentais tellement con de l'avoir mise à la rue, comme ça, que j'ai cherché son adresse un peu partout, pour rattraper le coup. Après tout elle me manquait. Avec un petit effort, nous aurions pu nous en tirer, tous les deux, quitter le quartier, et même la ville. Mais Simone n'avait pas d'adresse. Je me retrouvai seul. Ma vie filait comme ça. La plupart du temps, je ne baisais même pas, parce que ça me paralysait, de baiser

comme ça quand le cœur n'y est pas. Je m'engluais dans les séductions molles, m'autorisais quelques tours de piste avec des cavalières indéfinies quand l'envie me prenait d'aller danser, c'est-à-dire au climax de l'ivresse, avant la dégringolade. Des fois, le voile de la solitude se déchirait, un tout petit peu ou davantage, et je restais tout con devant la fille, balbutiant des rodomontades confinant à l'excuse, tournant ma langue dans ma bouche empâtée, comme un caramel mou. Alors que l'alcool m'avait comme autorisé à séduire, je me découvrais hésitant au moment de franchir le pas, un peu comme si je me souvenais brutalement d'autre chose, d'un détail, d'un truc à finir, d'une affaire à régler, d'un plat sur le feu qui carbonisait quelque part. Le sexe sordide m'avait vacciné.

Les lendemains pourris, les dimanches matin qui sentent le crachin et l'ennui poisseux, l'odeur des fluides corporels répandus dans l'ivresse et la mort, je ne pouvais pas les encaisser. La courbe d'un dos inconnu dans mon lit me fichait la nausée et me donnait l'envie d'en finir. Alors je baisais peu, j'embrassais peu aussi. J'étais aussi gentil que possible, je rendais service, j'écoutais les confidences. Je me purgeais comme ça, en confessant les filles que je rencontrais plutôt qu'en leur proposant de baiser.

Quotidiennement, je descendais au National, c'est-à-dire à deux pas. J'y retrouvais invariablement Mireille, avec lequel je buvais. Il faut dire que Mireille était bon compagnon et qu'il ne rechignait jamais à se tartiner la gueule en ma compagnie. Il poussait même l'élégance à se tartiner tout seul le cas échéant. Il était boucher. C'était le gars solide, un peu rond, le gars jovial en fait,

au rire gras, aux manières rudes. Il bossait chez son frère, qui faisait en quelque sorte œuvre de charité en employant Mireille, l'énigme de la famille. Car si Mireille en imposait dans la vie et dans l'alcool, on ne pouvait pas en dire autant dans son boulot : c'était une feignasse, un esprit obtus, un inadapté. À la boucherie, on lui interdisait de manier les couteaux ou les hachoirs, de peur qu'il y laisse des plumes. Il servait rarement les clients parce qu'il empestait le pinard dès l'aube, ce qui n'a jamais été une bonne technique de vente. On lui faisait porter des blocs de viande, évacuer les carcasses, laver le sol des chambres froides. On évitait soigneusement toute tâche relevant de quelque compétence que ce soit. Ça stérilisait pour ainsi dire le cas Mireille. À la fin du mois, on lui filait sa paye, qu'il allait claquer au bar, avec d'autres types de son espèce, genre moi et Bison.

Bison et Mireille, c'était les fines fleurs de la picole, les plus cuits. Les autres faisaient plus attention. Ils avaient encore un pied dans la vie.

Les autres, c'était Luciole, et aussi Massue. C'est tout. Il n'y avait pas d'autres habitués, de ces âmes en peine qui s'incrument au comptoir, et finissent par faire partie des meubles. La plupart des fantômes qui venaient s'abreuver au National étaient des nomades de la nuit. Ils filaient avec le vent, s'arrêtant où ça leur chantait, et s'engluaient momentanément dans notre borborygme intime. Là, ils se répandaient volontiers en plaintes et lamentations, et nous étions pour un soir plus liés que quiconque, plus unis que personne autour de telle confession. Les pauvres vomissaient leur mal, mais ne revenaient pas sur le lieu de leur crime. Le National, qui

avait tout du coupe-gorge, n'attirait que des perdus, ou des pervers dans notre genre, accros à cette amitié confite dans l'alcool.

Nous étions l'élite, le dernier carré, la garde prétorienne.

Luciole était un sage. Agréable, prévenant, doux, psychologue, c'est à lui qu'on demandait conseil quand il fallait prendre une décision douloureuse. Il faut dire qu'il buvait dix fois moins que moi, par exemple, et cette sobriété lui donnait une stature exceptionnelle dans notre monde déformé : il faisait figure de colosse de Rhodes, d'abîme de vertu dans le chaos de nos miasmes quotidiens. Il avait bien entendu ses propres cadavres dans ses placards, comme tout le monde, et ne se gargarisait jamais de vertu, comme font tous les vrais salauds pour soigner leur haleine. Quand on croisait Luciole pour la première fois, on comprenait qu'il ne nous jugeait pas. Ses yeux n'accrochaient pas. Il ne clouait pas de proies sur son tableau moral. Bien au contraire, il évitait les cancans et les médisances comme quelque chose d'horriblement vain, qui le révoltait. Que dire de sa vie ? Il était vieux et touchait une bonne retraite de l'Éducation nationale où il avait officié jadis. C'est dans ce petit monde des professeurs que Luciole avait traversé la vie.

La vie professionnelle. Cet affront fondamental, cette erreur mortelle, dans laquelle on s'était tous rués un jour. J'en gardais le souvenir d'une errance dans un monde anormal, tuméfié, dans l'impasse d'un grotesque kaléidoscope. Tout ce qu'il y avait de bon dans l'homme s'y trouvait caricaturé, simplifié, ou tordu. Les regards, les poignées de main, les bises, les réunions (purs instants de vide), et la course à l'avancement. Comment cela

avait-il pu absorber la majeure partie de mon existence de pantin ? Où avais-je passé ces années de labeur angoissé ? Quand je revoyais mon bureau, mes yeux se brouillaient. Il respirait la nullité, l'abstraction, l'absurdité d'un sérieux sans fondement. C'était un lieu hors du monde, un saut dans l'espace-temps, un recoin où jeter son être extasié par le vide. Un recroquevillement. Une posture fœtale pour adulte. Mon licenciement m'avait permis de me rattraper un peu avant qu'il soit trop tard. Mireille, lui, traversait la vie professionnelle sur le compte de son frangin, sans trop se responsabiliser : il se protégeait, à bon droit. Bison confondait les rôles. Son bar n'avait rien d'une frontière. Quant à Luciole, il semblait n'avoir pas souffert de cette longue traversée. Il était resté frais. Il ne vous regardait pas à travers les yeux de sa fonction. Il ne portait pas ce masque stupide qui défigure la majorité des gens et leur donne des airs de guignol. Il était simplement Luciole, comme il l'avait été sa vie durant, au mépris de toutes les médiocrités.

Son appartement, c'était un bel endroit, vraiment. Il avait une bibliothèque garnie d'ouvrages pesants et trébuchants. J'allais parfois m'y frotter, sans trop y croire, histoire de me rassurer : je savais toujours lire. Mais l'imposante collection me laissait pantois, comme au pied d'une montagne, d'une cathédrale. Une somme pareille, ça tenait de l'amasement, du travail de fourmi. Un jour ou l'autre, les vrais curieux se trouvent toujours obligés de stocker. Luciole s'était enfilé tout cet aride savoir, pour son boulot et pour lui-même. Du coup, il en était devenu savant, mais jamais il ne profitait de ce piédestal pour coller le vertige aux autres. Au contraire,

il faisait gaffe à ses contemporains, se montrait prodigue de tendres attentions, parfois de petits cadeaux. C'est lui qui m'avait offert ma petite bible illustrée.

Ce cadeau m'avait touché en plein cœur, non pas que j'eusse trouvé dans *L'Évangile* matière à guérir mon inquiétude spirituelle, mais ça me rappelait des souvenirs, des parfums de séminaire et, plus loin, de maman, si pieuse et si douce. C'est le genre de cadeau qui porte loin. Je ne savais pas comment remercier Luciole, alors je lui avais offert une bouteille d'excellent whisky, qu'il vidait graduellement depuis, petit à petit, avec la mesure d'un moine zen. Chez lui, il vivait tout à fait comme un oriental, portait un kimono de soie, fumait des cigarettes odorantes, buvait le thé. Quand il sortait, en revanche, c'était l'élégance anglaise, le costume à carreaux, la veste de tweed, le pardessus parfois, et le petit chapeau de feutre. J'aimais me promener avec lui le dimanche. Il venait me chercher vers les quinze heures et nous partions tous deux au bois de Barvallon, à la sortie de la ville. On prenait le bus et on roulait jusque là-bas, sans trop parler. Puis c'était les cent pas, les pauses sur les bancs publics, les considérations diverses. Sans le savoir, il m'instruisait. Ma curiosité avait trouvé matière à s'assouvir dans les interminables digressions de Luciole, dans son goût maniaque du détail et de l'anecdote.

Voilà quelle était ma vie avant Massue. Je n'ai presque rien oublié. Il n'y a presque rien à dire de plus : Le National, Bison, Mireille, et le divin Luciole.

Je parlais de Bison tout à l'heure, mais j'omettais l'essentiel. Il avait une femme, qui s'appelait Fernande. C'était une beauté, je crois qu'on peut le dire, une jolie

fille en tous cas, qui faisait tourner les têtes. On racontait qu'elle avait fait un vrai mariage d'amour avec Bison, au temps où il ressemblait encore à quelque chose. Depuis, trop occupé qu'il était à vider son bar, elle déclinait doucement. Bison ne soupçonnait rien. Il faut dire qu'il commençait à fatiguer. L'alcool lui avait joué de sales tours, et il était rancunier. C'était le genre de type à s'entêter dans la boisson.

Fernande était une fleur, une joie sur la Terre, et cette joie s'était offerte à Bison, qui n'avait su qu'en faire. Paralysé par cette grâce, cet élan tendre et innocent qui visait sa personne, Bison s'était mis à faire des bulles. Il s'était progressivement racorni. Elle tournait encore autour de lui, un peu perdue, ne trouvant plus le centre qui tenait son orbite.

Il y a plein de gars comme Bison. La vie les effraie. Pour peu qu'ils décrochent une timbale, ils la noient dans la fange. Surtout ne rien voir, ne pas respirer. Passer à côté du bonheur. C'est un poison trop fort. Il contredit ce qu'ils savent de la vie, et qu'on leur a appris. Ça ne colle pas.

Combien de types se sont faits sauter le caisson pour des questions de système ? Il vaut mieux mourir que contredire la Fatalité, cette grosse dame à nichons secs.

Je fréquentais le bar et ses habitués depuis deux ans quand Massue fit irruption dans ma vie. Il s'en revenait des îles, où il avait passé les dernières années. Il touchait désormais une petite rente qu'il arrondissait en faisant les marchés. C'était un grand costaud. Depuis qu'il traînait avec nous, on n'avait plus peur de rien. On en devenait même franchement téméraires. Quand il s'absentait, on rasait les murs.